

Vous convoitez l'or et répandez la cendre.

Vous souillez la beauté, flétrissez l'innocence.

Partout vous laissez s'écouler de grands torrents de boue. La haine est votre nourriture, l'indifférence votre boussole. Vous êtes créatures du sommeil, endormies toujours, même quand vous vous pensez éveillés. Vous êtes les fruits d'une époque assoupie. Vos émois sont éphémères, papillons vite éclos, aussitôt calcinés par la lumière des jours. Vos mains pétrissent votre vie dans une glaise aride et fade. Vous êtes dévorés par votre solitude. Votre égoïsme vous engraisse. Vous tournez le dos à vos frères et vous perdez votre âme. Votre nature se fermente d'oubli.

Comment les siècles futurs jugeront-ils votre temps ?

L'histoire qu'on va lire est aussi réelle que vous pouvez l'être. Elle se passe ici, comme elle aurait pu se dérouler là. Il serait trop aisé de penser qu'elle a eu lieu ailleurs. Les noms des êtres qui la peuplent ont peu d'importance. On pourrait les changer. Mettre à leur place les vôtres. Vous vous ressemblez tant, sortis du même inaltérable moule.

Je suis certain que vous vous poserez tôt ou tard une question légitime : a-t-il été le témoin de ce qu'il nous raconte? Je vous réponds : oui, j'en ai été le témoin. Comme vous l'avez été mais vous n'avez pas voulu voir. Vous ne voulez jamais voir. Je suis celui qui vous le rappelle. Je suis le gêneur. Je suis celui à qui rien n'échappe. Je vois tout. Je sais tout. Mais je ne suis rien et j'entends bien le rester. Ni homme ni femme. Je suis la voix, simplement. C'est de l'ombre que je vous dirai l'histoire.

Les faits que je vais raconter ont eu lieu hier. Il y a quelques jours. Il y a un an ou deux. Pas davantage.

J'écris « hier » mais il me semble que je devrais dire « aujourd'hui ». Les hommes n'aiment pas l'hier. Les hommes vivent au présent et rêvent de lendemains.

---

L'histoire se passe sur une île. Une île quelconque. Ni grande ni belle. Guère éloignée du pays dont elle dépend mais qui en est oubliée, et proche d'un autre continent que celui auquel elle appartient, mais qu'elle ignore.

Une île de l'*Archipel du Chien*.

Quand on observe cet archipel sur les cartes, on ne peut de prime abord remarquer le *Chien*. Il se cache. Les enfants peinent à le distinguer. La maîtresse qu'on surnommait déjà la Vieille s'amusait de leurs efforts, puis de leur surprise lorsque avec le bout de sa baguette, elle dessinait les contours de sa gueule. Le *Chien* surgissait soudain. Ils en étaient effrayés. Il en va de lui comme de certains êtres dont on ne devine pas la vraie nature quand on commence à les fréquenter, et qui un jour vous sautent à la gorge.

Le *Chien* est là, dessiné sur le fin papier. Gueule ouverte, crocs sortis. S'apprêtant à déchiqueter une longue et pâle immensité cobalt que la carte constelle de chiffres indiquant les profondeurs et de flèches qui tracent les courants. Ses mâchoires sont deux îles courbées, sa langue aussi, une île, et ses dents aussi, certaines pointues, d'autres massives, carrées, d'autres encore effilées comme des dagues. Ses dents, des îles donc. Dont celle où se déroule l'histoire, la seule habitée, tout au bout de la mâchoire inférieure. Tout au bord de l'immense proie bleue qui ne sait pas qu'elle est convoitée.

La vie sur l'île vient du volcan qui la domine et qui pendant des millénaires a vomi sa lave et ses scories fertiles. On l'appelle le *Brau*. Le nom sonne barbare. Il faisait peur aux petits jadis, quand l'île s'enchantait des cris et des rires des enfants. Désormais le *Brau* digère, après sa dernière colère. Son cratère est enfoui le plus souvent dans un édredon de brumes. Il se livre à une très longue sieste. Quelques rots de temps à autre. Des bruits sourds. Des énervements d'endormi, qui frissonne et se retourne dans son sommeil.

Le reste du squelette du *Chien* est une multitude de petites îles, la plupart minuscules comme des miettes de pain oubliées sur la nappe à la fin d'un repas. Désertes. Tout au contraire, celle qu'on va découvrir s'est martelée du battement du sang des hommes. Elle demeure, comme un bout de monde tombé dans l'azur. Sans doute à l'origine y eut-il un peuplement de pêcheurs, au temps des Phéniciens, descendants des pirates et voleurs échoués là en cabotant, ou se cachant pour compter leur butin.

Il y a des vignes, des oliveraies, des vergers de câpriers. Chaque arpent cultivé

---

témoigne de l'opiniâtreté d'ancêtres qui l'ont arraché au volcan avec patience. Ici on est paysan ou pêcheur. Il n'y a pas d'autres choix. Souvent les jeunes gens ne veulent l'un ni l'autre. Ils partent. Les départs ne sont jamais suivis de retours. C'est ainsi et c'est depuis toujours.

Le *Chien* crache des saisons inhumaines. L'été assèche les hommes et les terrasse. L'hiver les transit. Vent aigre et pluie froide. Des mois de langueur grelottante. Leurs maisons ont fait le tour du monde. En photographie. Dans les magazines. Des architectes, des ethnologues, des historiens ont décidé sans rien leur demander qu'elles appartenaient au patrimoine de l'humanité. Cela les a fait rire, avant de les contrarier. Ils ne peuvent ni les détruire ni les transformer.

Ceux qui n'y vivent pas les leur envient. Les sots. En pierre de lave mal jointoyée, elles ressemblent à des huttes massives bâties par un peuple de nains. Elles sont dures avec eux. Inconfortables. Sombres et rugueuses. On y étouffe ou on y gèle. Elles les encerclent et les oppressent. Ils ont fini par leur ressembler.

Le vin de l'île est un rouge lourd et sucré né d'un cépage qui ne pousse qu'ici, le *muroula*. Les baies de ses grappes ressemblent à des yeux de pie : petites, noires, brillantes, dénuées de pruine. Vendangé vers la mi-septembre, le raisin est disposé ensuite sur les murets des vignes et des vergers de câpriers, protégé des oiseaux par de fins filets. Il y sèche durant deux semaines avant d'être pressé, puis on laisse fermenter le jus dans la pénombre de caves étroites et longues, creusées sur les flancs du *Brau*.

Quand plus tard le vin est mis en bouteille, il a pris la couleur d'un sang de taureau. On ne peut voir la lumière à travers lui. Il est fils des ténèbres et du ventre de la terre. Il est le vin des Dieux. Quand on y trempe les lèvres, c'est le soleil et le miel qui viennent dans la bouche et coulent dans la gorge, et aussi le gouffre sans fond de l'envers du monde. Les vieux avaient coutume de dire en le buvant qu'ils tétaient en même temps le sein d'Aphrodite et celui d'Hadès.

Philippe Claudel (2018), *L'Archipel du Chien*, Stock, Paris, p. 9-13.

(éd. de réf. Le livre de Poche)